

# L'Abeille.

2me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 21 FÉVRIER 1850.

No. 14.

## NOTICE HISTORIQUE SUR LE PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

( suite. )

Le dix-huitième siècle devait être fécond en malheurs pour le Séminaire. Le 15 novembre 1701, le balai d'un ecclésiastique imprudent (voy. *L'Abeille* vol. I. No. 7) mit le feu à la maison qu'il consuma entièrement malgré les efforts inouïs que l'on fit pour l'éteindre. *L'Histoire de l'Hôtel-Dieu* (396) dit que les particuliers furent obligés de retirer leurs enfans pensionnaires, mais les *Annales* et la correspondance parisienne prouvent que ce fut seulement pour quelques jours et que la bonne œuvre fut continuée soit au palais épiscopal (c), soit chez les Jésuites.

Les murailles n'étaient pas encore refroidies que le courageux fondateur occupait déjà de rebâtir l'édifice; et, plus occupés de leurs élèves que d'eux-mêmes, les directeurs s'imposaient mille sacrifices afin de loger plus commodément ceux qu'ils appelaient *leurs enfans*.

A l'incendie succéda la petite vérole qui ravagea tout le pays en 1702 et 1703. Du 19 décembre au 7 janvier suivant, les élèves virent enlever cinq de leur compagnons par le terrible fléau.

Malgré tant de catastrophes, on voyait reflourir cette régularité qui fait l'avantage et le charme de la vie commune, lorsqu'un nouvel incendie, (1er octobre 1705) tombé de la pipe d'un misérable fumeur, réduisit en cendres l'édifice que l'on travaillait à reconstruire. Les pensionnaires étaient alors à S. Joachim, en vacances, selon la coutume. Le lendemain matin, ils apprirent cette funeste nouvelle qui les plongea dans une étrange consternation. Le lundi suivant, ils s'embarquèrent pour Québec, où ils arrivèrent le mercredi soir; hélas! ils ne trouvèrent plus que les mâtures fumantes de l'asile chéri de leur jeunesse.

Quelques uns des directeurs étaient d'avis que le seul moyen d'éviter la ruine du Séminaire était de fermer le pensionnat, pendant dix ans, de suspendre les fondations et de ne s'occuper qu'à payer les dettes causées par ces accidents. Mgr.

(c) Mgr. de St. Vallier était alors en Europe.

de Laval et M. Des-Maizerets, supérieur, furent d'un autre sentiment. La confiance en Dieu et la charité l'emportèrent sur les conseils d'une sagesse toute humaine et moins conforme aux lumières et aux inclinations de la piété. Et Dieu n'a-t-il pas approuvé ce sentiment par la protection qu'il a donnée à cette maison, au milieu de tant de calamités qui semblaient devoir l'abattre?

Cependant, il fallut bien céder à la nécessité; on ne garda que 12 élèves sur 57, parcequ'il était impossible d'en loger d'avantage dans la partie que le feu avait laissée intacte; mais on ne recula devant aucun sacrifice afin de pouvoir les reprendre tous en moins d'une année.

Ce devait être la dernière épreuve réservée à Mgr de Laval. Supérieur à toutes les infortunes, il sembla reprendre toute la vigueur de sa jeunesse, jusqu'au point de pouvoir officier pontificalement à Pâques de 1706, ce qu'il n'avait pu faire depuis plusieurs années. Il eut la consolation de voir s'élever un nouvel édifice plus haut d'un étage que l'ancien et distribué plus commodément; son cœur se dilata de nouveau en y voyant accourir une nombreuse et florissante jeunesse dont les succès et la piété faisaient les délices et le bonheur de sa vieillesse. Le 9 mai 1708, toute la ville en pleurs accompagnait la pompe funèbre de son premier évêque et le Séminaire avait perdu son fondateur!

A la *picote* et aux incendies succéda la *vougeole* qui enleva trois écoliers l'un en 1711, l'autre en 1714 et le dernier le 10 février 1715. Celui-ci se nommait Jacques Baron, de Montréal. “ Il est vrai de dire, portent les *Annales*, qu'il mourut dans un très grand amour de Dieu. Il eut dans sa maladie quelque difficulté de conformer sa volonté à celle de Dieu au sujet de la mort; mais après avoir reçu Notre Seigneur et l'extrême-onction, il changea tout à coup et n'ayant plus de volonté que pour ce qui était du bon plaisir de Dieu, il prit seul le crucifix, qu'il avait auprès de soi, et l'ayant amoureuxment embrassé, il dit: Puisque vous voulez, mon Dieu, que je meure, je le veux aussi: et peu après

“ il expira. Il est enterré à l'église cathédrale.”

Le 23 avril 1721, mourut M. Louir-Ango-des-Maizerets, dont l'éloge fait par un contemporain, (voy. *L'Abeille*, vol. I. No. 15), dit que “ tout le Canada lui a des obligations pour l'éducation de la jeunesse, à quoi il a été appliqué pendant “ près de cinquante ans. . . ”

Jusqu'à l'année 1756, les *Annales* n'offrent plus que le spectacle de cette régulière monotonie, désespoir des *faiseurs de notices*, mais si utile au succès d'une parolle institution. Le 4 mai de cette année, le Duc d'Orléans légua 300 f. de rente au *Petit Séminaire de Québec*, pour y être employés en pensions ou autrement en faveur de l'éducation. Ce sera le dernier présent de la France au Séminaire de Québec. Bientôt la guerre mettra un terme aux relations de cette colonie avec l'ancienne France et les secours ne viendront plus que du Canada.

La famine, compagne de la guerre, commençait déjà à exercer ses ravages. Après les vacances de 1757, on fut obligé de renvoyer tous les élèves, faute de pouvoir les nourrir. L'année suivante, malgré la disette et la cherté des vivres, on en prit vingt des plus pauvres, incapables de continuer leurs études hors du Séminaire. C'étaient tous des élèves de la *seconde* et de la *philosophie*. Parmi eux l'on remarque le nom de Pierre Denault, plus tard évêque de Québec.

Dès le commencement du siège de cette ville en 1759, les classes furent fermées et les élèves s'enrôlèrent pour la défense de la place. Le 11 Juillet, on s'aperçut que les ennemis dressaient une formidable batterie vis-à-vis de la ville, sur les hauteurs de la Pointe-Lévy.

Les citoyens alarmés formèrent une petite armée qui entreprit d'aller les déloger. Ils traversèrent le fleuve à une lieue et demie de Québec et s'avancèrent par les bois vers le camp ennemi. Après s'être avancés quelque temps en bon ordre, des écoliers qui marchaient en avant, aperçurent tout à coup des hommes qu'ils prirent pour des ennemis. Ils commencèrent aussitôt une vive fusillade et reconnurent trop tard que c'était des